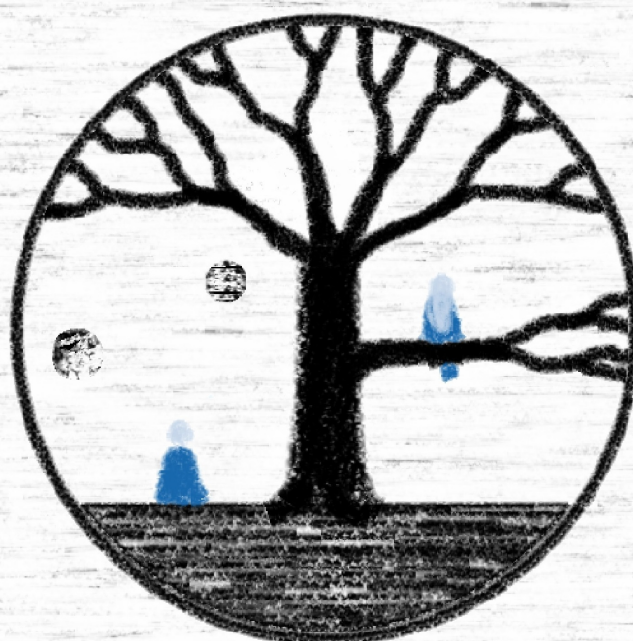


LA QUÊTE DES ÂMES

Les Veilleurs



Yann Drocourt

La Quête des âmes - Les Veilleurs

© Yann Drocourt, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1666-3

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Une ombre se faufile au clair des lunes. Elle glisse d'un mur à l'autre sans faire le moindre bruit en évitant les espaces dégagés. Ce qui, au vu de la configuration des lieux, lui laisse assez peu d'options. De loin, la créature pourrait presque passer pour humaine, elle en a la silhouette. De près par contre, impossible de la confondre. Son corps entier ne réfléchit aucune lumière, si bien qu'en la regardant, on a la désagréable impression de contempler un trou dans le tissu de la réalité.

Des appels résonnent de toutes parts. Parmi ce brouhaha, des cris se font plus distincts et foncent dans la direction où se trouve l'ombre. Elle se réfugie à l'angle d'un hangar et essaie de se faire la plus discrète possible. Sa cachette est précaire, mais les hommes et les femmes qui débarquent en trombe, semblent trop pressés pour y prêter attention. Ils filent tous vers un immense bâtiment surplombant le complexe. C'est dans cette direction que la clameur est la plus forte et ne cesse de s'intensifier.

L'endroit où l'ombre s'est terrée est de nouveau désert. Plus rien ne bouge, faisant même douter du passage du contingent d'hommes et de femmes il y a quelques secondes à peine. La créature sort furtivement de sa cachette et tombe nez à nez avec une jeune femme. Vêtu d'une robe bleu nuit et d'un châle de même couleur qui masque partiellement sa longue chevelure blonde, elle pourrait être quasiment invisible sans l'immense sac à dos presque aussi grand qu'elle, qu'elle transporte.

Elles se dévisagent l'une et l'autre, si tant est qu'une ombre dépourvue d'yeux puisse dévisager quoi que ce soit. La jeune femme l'espace d'un instant hésite, regarde l'ombre puis un bâtiment isolé, loin du tumulte.

Certaines décisions pèsent tellement sur la trame de l'univers qu'elles en déforment le temps. Une seconde interminable s'écoule, puis une deuxième tout aussi longue. Finalement, la jeune femme en habit de nuit secoue la tête et se remet à courir vers le bâtiment. Sans ralentir, elle tend sa main et lâche un papillon blanc qui se met à voler en direction de l'immense bâtiment central. Peu à peu, la jeune femme accélère, malgré son sac disproportionné, ses pas gagnent en vitesse et en fluidités, au point qu'elle donne l'impression de glisser sur l'herbe lorsqu'elle traverse le parc la séparant de son objectif.

L'ombre hésite à son tour. Elle fixe son attention tour à tour sur la jeune femme qui s'éloigne et le bâtiment central d'où les cris sont en train de s'estomper peu à peu. Le papillon lâché par la jeune femme, tente désespérément de gagner la course sur le silence qui s'installe, mais les pronostics ne sont pas en sa faveur. Finalement, l'ombre détourne ce qui semble lui servir de tête, s'éloigne du complexe et s'enfonce dans la nuit.

Les liens que l'on tisse

Sorens regarda le ciel et soupira. Le soleil avait déjà bien entamé sa longue descente. Il n'aurait jamais dû s'aventurer aussi loin dans la forêt, maintenant, il n'avait aucun espoir de rentrer avant que la nuit ne tombe. Non pas que cela soit un problème, Maëis la grande Lune était pleine et sa lumière lui suffirait pour se repérer sur la fin du chemin. Quant à ses parents, un léger reproche pour son arrivée un peu tardive au repas du soir était tout ce qu'il avait à craindre. Non, ce qui le gênait, c'est qu'il allait devoir rentrer sous le ciel noir et vide. Celui-ci le mettait toujours mal à l'aise, il avait l'impression qu'il y manquait quelque chose, et cette sensation l'oppressait. Les deux lunes Maëis et Ludwig, qui auraient pu combler ce vide, au contraire, ne faisaient que l'accentuer, la solitude des deux astres dans le ciel soulignait ce désert nocturne. Étrangement, le ciel diurne avec son Soleil solitaire le gênait beaucoup moins.

La cause à l'origine de la prolongation de sa promenade était une variété de fleurs qu'il ne connaissait pas et dont plusieurs spécimens venaient d'éclore un peu partout dans la forêt. Chaque fleur se composait de deux longs pétales blancs symétriques recouvrant chacun une tige verte au bout de laquelle pendait une petite clochette blanche. Sous le bon angle, elle ressemblait presque à deux yeux. Des yeux qui pouvaient rapidement donner l'impression de vous observer lorsque vous vous trouviez seul en pleine forêt. Mais leur disposition était encore plus étrange que leur forme, il n'y en avait pas deux au même endroit et à chaque fois que Sorens en atteignait une, il en trouvait une autre, identique, plus loin, comme un jeu de piste. Il avait suivi ces regards floraux sans songer au temps qui passait et avait finalement débouché dans une partie de la forêt un peu moins dense, située bien au-delà de ses précédentes excursions.

À quelques arbres près, le lieu aurait gagné le titre de clairière. L'endroit était paisible. Il émanait de celui-ci une impression d'isolement, de solitude, le genre de lieu où l'on pouvait croire que l'on était seul au monde et que le reste de l'humanité n'était qu'un songe lointain.

Sorens avait pris quelques instants pour contempler les lieux, mais maintenant, le ciel venait lui rappeler que le temps suivait toujours son cours et qu'il devait se hâter. Il était sur le point de repartir chez lui, lorsqu'un silence le fit se retourner. Parfois, une absence de bruit pouvait se montrer bien plus percutante que

n'importe quel cri. À deux mètres du sol, sur une branche, se tenait assise une fille aux cheveux noirs légèrement bouclés, une mèche sur son côté droit tombant presque au niveau de ses yeux sombres et profonds. Elle l'observait avec un sourire qui oscillait entre moqueur et sincère.

— Ah ! Tu me remarques enfin ! J'ai cru un moment que j'étais devenue invisible.

Malgré la hauteur, elle sauta au sol sans hésiter, atterrit en douceur, accroupit, puis se redressa, ses longs cheveux lui couvrant encore un peu plus le visage.

— Je m'appelle Lumina, lui dit-elle tout en conservant son sourire fluctuant.

Plus que l'étrangeté de la scène, c'est la spontanéité de la jeune fille qui désorienta Sorens. Il essaya de se ressaisir en répondant à sa présentation par un timide "Et moi, c'est Sorens". Une tentative qui se solda aussitôt par un échec lorsqu'elle lui renvoya du tac au tac un "Je sais" rayonnant. Et le "Je plaisante" qui suivit finit par lui faire abandonner tout espoir d'y parvenir un jour.

Elle ne devait pas être plus âgée que lui, pourtant elle affichait plus d'assurance qu'aucun adulte qu'il connaissait. Ils se baladèrent dans la clairière et discutèrent jusqu'à la tombée de la nuit. C'était une conversation quasiment à sens unique. Sorens était d'un naturel réservé, et avec Lumina pour interlocutrice, il peinait à seulement aligner deux mots d'affilés. Non pas qu'il apprit grand-chose sur elle, la discussion était composée d'observation sur la nature, de réflexion sur le monde et ses habitants, et surtout de taquinerie.

Elle prenait visiblement beaucoup de plaisir à le déstabiliser. Et lui, hé bien, il devait reconnaître qu'il trouvait cela très agréable. Il aurait eu du mal à l'expliquer, mais être la cible de toutes ses attaques lui avait fait du bien. Lorsqu'ils se rendirent compte que les seules lumières qui les éclairaient étaient celles des deux Lunes, ils se séparèrent en se donnant rendez-vous la semaine suivante à l'endroit où ils s'étaient rencontrés.

Sur le chemin du retour, ni la solitude des deux Lunes dans le ciel ni l'inquiétude que ses parents devaient éprouver à ne pas le voir rentrer, ne vint obscurcir les pensées de Sorens, sa tête était emplie de bien d'autres sujets de réflexions.

Pendant les quatorze premières années de son existence, il avait toujours trouvé extrêmement facile de cerner le caractère des personnes qu'ils côtoyaient. Sa famille, ses camarades de classe et même les autres adultes, tous lui

semblaient simples à comprendre. Ils avaient des panels d'émotions, ils riaient, pleuraient, pouvaient se mettre en colère ou encore être effrayés, seulement, c'étaient des émotions sans aucune nuance, chacun avait un caractère tellement bien défini qu'ils en devenaient totalement prévisibles, comme s'ils étaient tous prisonniers de leur personnalité. Il ne se souvenait plus de la dernière fois où il avait été surpris par la réaction de quelqu'un.

Mais Lumina, elle, mêlait tellement d'émotions différentes dans chacune de ses expressions qu'il était impossible de déterminer à quoi elle pouvait bien penser. Elle lui semblait totalement imprévisible et pourtant, il avait l'impression de la connaître depuis tellement longtemps. Il n'en revenait pas que cela ne faisait que quelques heures qu'elle était entrée dans sa vie. Il espérait vraiment pouvoir la revoir la semaine prochaine, qu'elle n'allait pas disparaître comme si elle n'avait été qu'un rêve. Et, le week-end prochain marquant le début des vacances de fin de cycle, il espérait aussi la revoir les jours suivants.

Lorsqu'il arriva devant chez lui, sa mère, Mme Feld, une femme assez grande, fine, élancée sans être maigre pour autant, aux cheveux à mi-chemin entre le roux et le châtain, l'attendait sur le palier avec inquiétude. Il lui présenta ses excuses, ce qui, il le savait, suffirait à la calmer. Il présenta également ses excuses à son père, M. Feld, un homme à peine plus grand et plus épais que son épouse, aux cheveux et à la barbe noire. Il le fit exactement de la même manière qu'avec sa mère à l'exception près que cette fois-ci, il baissa la tête pendant quelques secondes, le temps que le regard noir de son père ne se dissipe. Lors du repas, ils avaient pour coutume d'évoquer à tour de rôle leurs journées. Sorens attendit son tour, impatient de leur raconter sa rencontre du jour, mais quand ce fut enfin à lui de prendre la parole, il abandonna l'idée et se contenta de leur parler de la nouvelle espèce de fleurs qu'il avait découverte et du curieux chemin qu'elles formaient. Sa rencontre avec Lumina, était un peu leur secret, il avait l'impression qu'en parler reviendrait à trahir sa nouvelle amie.

Cette nuit-là, il fit un cauchemar qu'il connaissait bien, ou peut-être était-ce un rêve. Il ne savait pas vraiment comment le définir, probablement à mi-chemin entre les deux. C'était un songe qui hantait régulièrement ses nuits depuis aussi longtemps qu'il s'en souvenait. Il se trouvait en pleine lumière et voyait une immense masse de ténèbres l'engloutir, il se retrouvait alors totalement dans le noir. En parallèle, il se tenait dans le noir complet, et voyait un tunnel de lumière apparaître, il s'y engouffrait alors pour se retrouver en pleine lumière. Ce n'étaient pas deux morceaux distincts de son rêve qui se succédaient, mais bien

deux images qui se juxtaposaient, les deux se déroulant en même temps. Généralement, c'était là que son rêve prenait fin et qu'il se réveillait en sursaut, mais cette nuit, il se poursuivit un peu plus. Lumina, cette étrange fille dont il venait de faire la connaissance, apparaissait devant lui, submergée par les ténèbres ou nimbée de lumière selon l'un ou l'autre des deux aspects de son rêve, et elle venait à sa rencontre. L'image s'estompa avant qu'elle ne l'atteigne.

Loin d'ici, dans une salle peu éclairée, remplie d'écrans, d'ordinateurs, de claviers recouverts de poussières et d'immenses cuves en verre au contenu non identifié, quatre personnes font les cent pas. Une cinquième tape sur un clavier en face du seul écran allumé. Le bruit des pas et le tapotement des doigts bercent doucement la salle d'une mélodie monotone, quand soudain un cri brise cette hypnotique musique :

— Ça y est ! Je les ai trouvés ! Tous les trois !

La réaction est immédiate, les quatre personnes qui papillonnaient dans la pièce se regroupent autour du tapoteur de clavier, tous regardent l'écran de l'ordinateur, tous lisent le code affiché avec espoir et tous ont le regard hésitant de ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils ont sous les yeux. Espérance, une grande femme, les cheveux grisonnants et bouclés, les yeux bleus, vêtue d'une chemise avec un épais foulard en guise de col et d'une jupe descendant jusqu'aux chevilles, brise le silence fraîchement débarqué avec hésitation.

— Tu les as tous trouvés, même...

Elle ne finit pas sa phrase, gênée de poser une question qu'elle sait égoïste. Pragma, un homme d'apparence bien plus jeune que les trois autres et qui s'est remis à tapoter, lui répond néanmoins.

— Tout ce que je vois, c'est qu'il y en a trois de désactivés qui n'ont pas été encore répertoriés, et qu'ils sont à plusieurs milliers de kilomètres d'ici. On ne peut pas totalement exclure la possibilité que ce soient des semi-éveillés, mais ce serait bien la première fois qu'ils seraient apparus aussi loin. Alors, oui Espérance, je suis prêt à parier que sont bien eux et que Courage en fait bien partie. Par contre, nous ne les avons pas trouvés par la méthode habituelle, cela signifie que leur présence rayonne faiblement...

Pragma s'interrompt, regrettant la dureté de ses propos. Espérance se crispe, le visage figé, incapable d'exprimer en même temps le soulagement et l'angoisse qui vient de naître en elle quasiment au même instant. Conciliant, un homme

assez petit et aussi rondouillard de visage que de ventre, pose une main compatissante sur son épaule et met fin au silence pesant qui vient de s'installer.

— Ils sont vivants, c'est le plus important, n'est-ce pas ?

Il se redresse, ce qui, au vu de sa morphologie, tient de l'exploit, avant de reprendre :

— Bien ! Notre classe est finalement complète, n'est-ce pas ? Ne perdons pas un instant et envoyons les invitations. Je ne supporterais pas de les savoir loin de l'Académie plus longtemps...

La dernière semaine de cours de Sorens défila sans qu'il ne s'en rende compte, ses pensées naviguaient entre le week-end précédent et les vacances à venir. Il était impatient et aussi un peu angoissé de revoir sa mystérieuse amie des bois. Ses camarades de classe lui semblaient bien ternes, plus encore qu'à l'accoutumé. Était-ce parce qu'ils les comparaient inconsciemment à sa nouvelle amie si éclatante ou parce que, la fin de l'année approchant, tous étaient perdus dans leurs pensées en rêvant de leurs prochaines vacances ?

Le jour attendu fut finalement là. Il suivit la piste des fleurs, déjà en train de faner, qui l'avait conduit jusqu'à la presque clairière. Lorsqu'il arriva sur le lieu de sa rencontre avec Lumina, il la trouva sur sa branche exactement dans la même position et au même endroit que la première fois qu'il l'avait vu. Il était venu plus tôt que l'heure qu'ils avaient convenu, mais elle était venue encore plus tôt. Comme la première fois, ils se baladèrent en discutant. Il avait apporté de quoi goûter, mais elle refusa de manger quoi que ce soit non sans se moquer gentiment de lui et de son attention. Et comme la première fois, ils ne prirent conscience de l'heure tardive que quand il fut trop sombre pour pouvoir avancer sans devoir faire attention à chacun de leur pas. Ils se revirent ainsi tous les jours suivants. Ils jouaient parfois à des jeux de sociétés que Sorens amenait, mais la plupart du temps, ils ne faisaient que se balader, discuter et plaisanter. Immanquablement, Sorens revenait en pleine nuit. Étonnamment, ses parents ne lui faisaient absolument aucun reproche. Ils n'avaient jamais été très autoritaires avec lui, mais quand même pas à ce point-là. Ils étaient presque distants. Sorens s'inquiétait un peu de leur manque de réactions et de ce qu'ils pouvaient penser de ses escapades tardives, mais toutes ses angoisses disparaissaient au matin lorsqu'il songeait à sa prochaine balade avec Lumina. La première semaine de vacances passa et Sorens était comme sur un nuage.